Le domaine familial comme lieu d'apprentissage des langues et de l'imaginaire chez Vladimir Nabokov

Alexia GASSIN
Université de Caen Normandie

Résumé : Dès son plus jeune âge, Vladimir Nabokov se voit immergé dans trois cultures européennes distinctes, inculquées par ses parents, gouvernantes et précepteurs, grâce à qui il apprend également les langues correspondantes : le russe, l'anglais et le français. Ces faits sont non seulement relatés dans son autobiographie, intitulée *Autres rivages* (1951), mais aussi dans ses romans et nouvelles, tels que *L'Exploit* (1932) ou *Mademoiselle O* (1936), composés au cours de sa période russe et dans lesquels l'écrivain attribue à ses protagonistes certains événements vécus par son propre « je » plurilingue. Il s'agira ici de porter une attention particulière aux deux grands foyers russes de l'auteur où le jeune Nabokov a passé toute son enfance et son adolescence et a pu développer son trilinguisme.

Mots-clés : plurilinguisme, multilinguisme, Vladimir Nabokov, autobiographie, fiction

Abstract: From an early age, Vladimir Nabokov was immersed in three distinct European cultures, instilled by his parents, governesses and tutors, through whom he also learned the corresponding languages: Russian, English and French. These facts are recounted not only in his autobiography, *Speak, Memory* (1951), but also in his novels and short stories, such as *Glory* (1932) and *Mademoiselle O* (1936), written during his Russian period, in which the writer attributes to his protagonists certain events experienced by his own multilingual «I». The focus here will be on the author's two main Russian homes, where the young Nabokov spent his childhood and adolescence and developed his trilingualism.

Keywords: multilingualism, Vladimir Nabokov, autobiography, fiction

La question du multilinguisme de Vladimir Nabokov n'est pas un sujet nouveau. En effet, elle a souvent été traitée par les chercheurs qui se sont intéressés pour l'essentiel à quatre grandes problématiques. Premièrement, des spécialistes, tel le professeur Elisabeth Klosty Beaujour dans son ouvrage *Alien Tongues. Bilingual Russian Writers of the « First » Emigration* (1989), ont voulu connaître les raisons qui ont incité Nabokov à choisir une certaine langue pour ses œuvres à un moment donné. Deuxièmement, d'autres chercheurs, à l'instar de Wladimir Troubetzkoy et Christopher Yarsawich, se

sont interrogés sur la nationalité littéraire de l'écrivain. Troisièmement, des critiques, comme Savely Senderovich et Yelena Shvarts, ont évoqué la possibilité d'une poétique spécifique à chaque langue utilisée par l'auteur, surtout pour le russe et l'anglais, examinant ainsi le problème du langage nabokovien. Quatrièmement, des universitaires, dont Christine Raguet-Bouvart et Michaël Oustinoff, ont examiné le système d'autotraduction utilisé par Nabokov, impliquant le problème de la réécriture de ses textes russes. Pour notre part, nous souhaitons prêter une attention particulière aux deux grands domaines familiaux où le jeune Nabokov a tissé des liens intimes avec les langues, auxquelles il recourra plus tard dans ses compositions en poésie et en prose, dans la mesure où les résidences familiales sont à l'origine de son trilinguisme.

À l'instar de nombreux « "Russe[s] européen[s]" de l'époque pétersbourgeoise[1] », dès son plus jeune âge, le jeune aristocrate Vladimir Nabokov, né en 1899, se voit immergé dans trois cultures et langues distinctes que sont le russe, l'anglais et le français, ce que l'écrivain confirme lorsqu'il dit, par exemple : « Petit enfant, j'étais bilingue (russe et anglais), plus le français à l'âge de cinq ans[2] ». L'apprentissage de ces langues pendant sa petite enfance et leur usage dans sa vie quotidienne et son œuvre font de Nabokov un auteur à la fois plurilingue, dans la mesure où il « utilise concurremment plusieurs langues selon le type de [...] situation qui en résulte[3] », et multilingue, parce qu'il parle trois langues ou davantage, « apprises en tant que langues maternelles[4] ». Le russe, l'anglais et le français font en effet partie intégrante de l'existence de Nabokov qui s'exprime d'une façon très personnelle à leur sujet : « Quand je mentionne mes trois langues, je le fais toujours dans cet ordre parce que c'est ainsi que j'obtiens la meilleure ordonnance rythmique ; soit dactylique, avec une syllabe muette, "énglish, rússian and frénch", soit anapeste, "english, rússian and frénch"[5] ». D'autre part, lorsqu'on lui demande quelle langue il considère comme la plus belle, il répond : « Mon esprit répond : l'anglais, mon cœur : le russe, mon oreille : le français[6] ». Ces deux déclarations font écho à la sensibilité artistique et linguistique de l'écrivain, qui s'est forgée pendant les premières années de sa vie dans ses deux maisons, c'est-à-dire Saint-Pétersbourg et Vyra, que Nabokov n'aura de cesse de retrouver dans son écriture « pour [s]e consoler de ces sentiments d'arrachement qu['il a] pu éprouver[7] » après avoir été obligé de quitter la Russie en 1919, suite à la prise du pouvoir par les bolchéviks.

[1] Kissel, Wolfgang Stephan (2007), « Vladimir Nabokovs Metamorphosen. (Selbst)Übersetzung als transkulturelle Praxis des Exils », *in* Krohn, Klaus-Dieter (dir.), *Übersetzung als transkultureller Prozess*, n° 25, Text + Kritik, Munich, p. 51.

[2] Nabokov, Vladimir, *Intransigeances* (traduction de Vladimir Sikorsky), Julliard, Paris, 1986, p. 15.

[3] Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, CNRTL, « Plurilinguisme » : https://www.cnrtl.fr/definition/plurilinguisme (consulté le 23/03/2022).

[4] Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, CNRTL, « Multilinguisme » : https://www.cnrtl.fr/definition/multilinguisme (consulté le 23/03/2022).

[5] Nabokov, Vladimir, *Intransigeances*, *op. cit.*, p. 159. Nous rappelons ici que Nabokov a commencé par écrire des poèmes, d'où la référence à des pieds de trois mètres.

[6] *Ibid.*, p. 59.

[7] *Ibid.*, p. 205.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

1 Les domaines familiaux

Dans son autobiographie, intitulée *Autres Rivages* (*Speak, Memory*) (1951), laquelle s'arrête à son départ pour les États-Unis, Nabokov évoque les deux domaines familiaux où il vivra ses plus belles années et où il développera inconsciemment sa poétique, mêlant art, images, synesthésie, lépidoptères et écriture multilingue. Il commence par Vyra qui, comme l'indique son biographe Brian Boyd, « fut toujours son vrai "chez-soi"[8] » :

> Les trois propriétés familiales sur l'Orédèje, à soixante kilomètres au sud de Saint-Pétersbourg, pourraient être figurées comme trois anneaux, reliés entre eux, d'une chaîne de quinze kilomètres traversant d'ouest en est la grand-route de Louga, avec le Vyra de ma mère au milieu, le Rojdestvéno de son frère à droite et le Batovo de ma grand-mère à gauche, les éléments de liaison étant les monts franchissant l'Orédèje (l'Oredej', plus exactement) qui, en serpentant, en se ramifiant et en formant des boucles, baignait Vyra des deux côtés[9].

La description des résidences d'été se poursuit quelques pages plus loin :

> Depuis Batovo, la vieille route semée d'ornières […] se dirigeait à l'est sur quelques trois kilomètres, conduisant ainsi à Rojdestvéno. Juste avant le pont principal, on pouvait soit tourner en direction du nord, en rase campagne, pour aller vers notre Vyra et ses deux parcs situés d'un côté et de l'autre côté de la route, soit continuer vers l'est et, après avoir dévalé une colline à forte pente et dépassé un vieux cimetière disparaissant sous les framboisiers et les racemosa, traverser le pont menant à la maison à colonnes blanches de mon oncle, isolée sur la colline[10].

Puis Nabokov présente le foyer pétersbourgeois où il voit le jour le 23 avril 1899 et où la famille passe tous ses hivers, sauf celui de 1905-1906, en raison « de grèves, d'émeutes et de massacres d'inspiration policière[11] » :

> Nous nous trouvons maintenant dans notre maison en ville, à Saint-Pétersbourg (devenu Leningrad), 47 Morskaya (aujourd'hui rue Hertzen), une élégante construction italianisante en granite de Finlande, édifiée par mon grand-père aux alentours de 1885, avec des fresques à motifs floraux au-dessus du troisième (et dernier) étage et un oriel au deuxième étage. Les enfants occupaient le troisième niveau[12].

[8] Boyd, Brian, *Vladimir Nabokov. 1. Les années russes* (traduction de Philippe Delamare), Gallimard, coll. « N.R.F. Biographies », Paris, 1992, p. 60.
[9] Nabokov, Vladimir, *Autres rivages. Autobiographie* (traduction d'Yvonne Davet), Gallimard, coll. « Folio », Paris, 2002, p. 77.
[10] *Ibid.*, p. 81.
[11] *Ibid.*, p. 122.
[12] *Ibid.*, p. 138.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

2 Les éducateurs

Dans chacun de ces domaines familiaux, Nabokov est entouré de gouvernantes anglaises (Miss Rachel, Miss Clayton, Miss Norcott, Miss Hunt, Miss Robinson[13]) et suisses (dont Cécile Miauton, dite Mademoiselle) et de précepteurs russes (Ordo, un Ukrainien, un Letton, un Polonais, Lenski, un jeune homme de la région de la Volga[14]). Tous lui enseignent leurs langues et cultures respectives, qui ne sont pas forcément en rapport avec la réalité, comme nous le verrons plus bas. Il n'est donc pas étonnant que l'écrivain lie son apprentissage linguistique à une salle d'études, pourtant indissociable d'un paysage extérieur lumineux que nous retrouverons dans les œuvres de l'auteur évoquant le « paysage du nord de la Russie de [s]on enfance[15] », constitué de « forêts de sapins et de bouleaux, [de] marais et [de] prairies[16] », au détriment du reste de la Russie et de Moscou « dont il considérait les habitants avec le mépris du Romain pour les barbares[17] ». Cette idée apparaît tout d'abord pour la langue anglaise, lorsque Nabokov étudie un livre de grammaire dont les principaux personnages sont Ben, Dan, Sam et Ned :

> La salle d'études était inondée de soleil. […] Par la fenêtre, on pouvait voir de jeunes paysannes, une fanchon sur la tête, arrachant à genoux les mauvaises herbes d'une allée du jardin ou ratissant le sable moucheté de soleil. […] Dans le feuillage, des loriots dorés émettaient leurs quatre notes éclatantes : di-del-di-o !
>
> Ned passait lourdement devant la fenêtre, très bon interprète du rôle de l'aide-jardinier Ivan […]. Des pages plus loin, de plus longs mots apparaissaient ; et tout à la fin du volume à couverture brune, tachée d'encre, une véritable histoire, ayant un sens, déployait ses phrases adultes […] – triomphe final et récompense du petit lecteur[18].

Ce passage marque l'influence exercée sur l'imagination de Nabokov qui mêle les personnages du manuel à la vie russe qui se déroule sous ses yeux. Il en est de même pour le français que Nabokov apprend à l'aide de dictées et de lectures faites par Mademoiselle O, permettant au jeune Vladimir d'accroître son amour des sonorités françaises, et ce, même si la vision du français se révèle sublimée :

> Il faut bien noter que, malgré l'emphase de son langage et la naïveté de ses idées, le français de Mademoiselle était divin. Or, si je jette un regard rétrospectif sur cette Russie d'antan […], il y avait dans cette Russie non seulement le français tel que l'enseignaient des institutrices comme Mademoiselle, mais encore une sorte de tradition française, un français usuel, que l'on se passait directement de père en fils. […] Il y avait d'abord quantité de mots et de phrases français qui s'inséraient dans la conversation

[13] *Ibid.*, p. 108-109.
[14] *Ibid.*, p. 198-215.
[15] Nabokov, Vladimir, *Intransigeances*, *op. cit.*, p. 56.
[16] Boyd, Brian, *Vladimir Nabokov*, *op. cit.*, p. 60.
[17] *Ibid.*, p. 55.
[18] Nabokov, Vladimir, *Autres rivages*, *op. cit.*, p. 100-101.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

> russe, passant d'une langue à l'autre avec une facilité surprenante […]. La syntaxe dans les cas extrêmes était tout bonnement calquée sur le russe […]. Si, d'une part, ce français-là dégringolait ainsi jusqu'à un français de cuisine, il y avait, d'autre part, celui qui montait à un très joli degré de français d'album, de français de jeunes filles, avec toute une poésie un peu surannée, un peu à l'eau de rose, comme si nos lyres slaves eussent rendu un son trop rude pour des oreilles de demoiselles. […] En revanche, dans le milieu où j'ai grandi, la tendance littérale était d'un autre ordre […]. Ainsi, le rôle de l'institutrice française concernait plutôt la forme que la substance même, la grammaire plutôt que les Lettres, c'est-à-dire qu'elle restait extérieure à cette tradition franco-russe dont je viens de parler […]. […] Il en résultait une pureté de langage, une sonorité sévère, une sorte de ruissellement froid et brillant […][19].

Enfin, concernant la langue russe, les précepteurs, et plus particulièrement Lenski, s'efforcent de réancrer Nabokov et son frère dans la culture russe, estimant l'influence anglaise trop prégnante : « Il se plaignait à ma mère de ce que Serguéi et moi étions de petits étrangers, des excentriques, des dandies, *snoby*, "pathologiquement indifférents", comme il disait, à Gontchárov, Grigoróvitch, Korolénko, Stanioukóvitch, Mámin-Sibiryál et autres incroyables raseurs[20] ».

Bien que les éducateurs de Nabokov jouent un rôle fondamental dans l'apprentissage des langues, celles-ci sont également inculquées au jeune Vladimir par ses parents dont il est impossible de nier la forte anglophilie. De fait, comme le note lui-même l'écrivain, « toutes sortes d'articles de confort et d'agrément arrivaient en procession régulière du magasin anglais de l'avenue Nevski : cakes aux fruits, sels volatils, cartes à jouer, jeux de patience, vestons de sport en flanelle à rayures, balles de tennis d'un blanc de talc[21] ». De même, au coucher, la mère de Nabokov lui narre très souvent un récit en anglais[22], « la légende de Tristan, par exemple, ou une histoire prise au hasard[23] », et invente des jeux associant maison et langue anglaise :

> Ensuite, je revois ma mère me conduire au lit en traversant l'immense vestibule, d'où un escalier central montait jusque tout là-haut, au dernier palier, où l'on n'était séparé du ciel vert clair du soir que par des vitres, comme dans une serre. […] Monter les yeux fermés faisait aussi partie des rites. J'entendais la voix de ma mère guidant ma montée : « Step, step, step… »[24].

La prépondérance de l'anglophilie de la famille Nabokov est d'ailleurs réutilisée par l'auteur dans son roman *L'Exploit* (Подвиг) (1932) où la mère du protagoniste Mar-

[19] Nabokov, Vladimir, *Nouvelles complètes*, Gallimard, coll. « Quarto », Paris, 2010, p. 675.
[20] Nabokov, Vladimir, *Autres rivages*, *op. cit.*, p. 205.
[21] *Ibid.*, p. 99-100.
[22] *Ibid.*, p. 102.
[23] Boyd, Brian, *Vladimir Nabokov*, *op. cit.*, p. 63.
[24] *Ibid.*, p. 104-105.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

tin Edelweiss impose tellement la culture anglaise à son fils qu'elle en renie la culture russe[25].

Par ailleurs, Nabokov nourrit son apprentissage linguistique de lectures personnelles pour lesquelles la bibliothèque paternelle, qui lui permit de « goûter la littérature authentique[26] », joue un rôle fondamental, ce qu'il signale lors d'une interview pour le magazine *Playboy* en 1964 :

> Entre dix et quinze ans à Saint-Pétersbourg, je pense avoir lu plus de romans et de poèmes – en anglais, en russe et en français – qu'au cours d'une autre période de même durée de ma vie. […] En d'autres termes, j'étais un enfant trilingue parfaitement normal vivant dans une famille avec une vaste bibliothèque[27].

3 L'école

Au regard de ces différentes remarques, nous pouvons voir que le plurilinguisme et le multilinguisme de Nabokov sont inhérents à la maison familiale dans la mesure où ce sont les langues qui viennent au jeune Vladimir, et non l'enfant Nabokov qui part à leur découverte en quittant le domaine familial pour, par exemple, les apprendre à l'école ou au domicile d'un professeur particulier. Ce fait peut sans doute expliquer la relation particulière de Nabokov à la langue allemande qu'il commencera à apprendre à onze ans lors de son entrée à l'école Ténichev, « l'une des plus remarquables de Saint-Pétersbourg[28] », une relation ambiguë sur laquelle il revient en 1971-1972 dans un entretien pour le service de radiodiffusion allemand Bayerischer Rundfunk :

> Quand je déménageai à Berlin en 1921, venant d'Angleterre, je ne parlais qu'un allemand très approximatif, souvenir d'un séjour antérieur en hiver 1910 […]. […] Au moment de déménager à Berlin, je fus saisi d'une peur panique d'abîmer en quelque sorte mon russe précieux en apprenant à parler couramment l'allemand. […] Mes seules incursions autochtones se limitaient à des civilités échangées avec mes logeurs et logeuses successifs et aux nécessités quotidiennes des achats : *Ich möchte etwas Schinken.* Je regrette maintenant d'avoir ainsi négligé l'allemand ; je le regrette pour des raisons culturelles. Le peu de choses que j'aie fait dans ce domaine a été de traduire dans ma jeunesse les Lieder de Heine pour un contralto russe […]. Plus tard, je lus Goethe et Kafka « en regard », comme je l'avais fait pour Homère et Horace. Et bien sûr, depuis ma plus tendre jeunesse, je me suis débattu avec une multitude de livres allemands consacrés aux papillons avec l'aide de dictionnaires[29].

Ayant fait connaissance avec la langue allemande à l'extérieur de la maison et n'ayant pas nourri de liens maternels avec cette langue, il semble logique que Nabokov se la soit

[25] Nabokov, Vladimir, *L'Exploit* (traduction de Maurice Couturier), Julliard, Paris, 1981, p. 19-20.
[26] Boyd, Brian, *Vladimir Nabokov*, *op. cit.*, p. 88.
[27] Nabokov, Vladimir, *Intransigeances*, *op. cit.*, p. 53.
[28] Nabokov, Vladimir, *Autres rivages*, *op. cit.*, p. 229.
[29] Nabokov, Vladimir, *Intransigeances*, *op. cit.*, p. 205.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

appropriée d'une manière moins intime et l'ait considérée comme une intruse, même si sa bonne connaissance de l'allemand reste indéniable, quoi qu'en dise l'auteur. Néanmoins, le manque de maîtrise de la langue allemande ne correspond pas au perfectionnisme bien connu de l'écrivain[30].

4 De l'autobiographie à la fiction

En outre, le fait que le trilinguisme de Nabokov soit indissociable du domaine familial, pouvant être assimilé à un vase clos, mène le plus souvent à une vision erronée des trois cultures de référence. C'est ainsi que la Russie se résume à la campagne de Vyra ainsi qu'à Saint-Pétersbourg et que l'Angleterre, telle qu'elle a été vécue par le jeune Vladimir, ne correspond pas à la réalité de ses études universitaires entreprises à Cambridge en 1919, ce que note Brian Boyd dans sa biographie sur Nabokov : « L'anglophilie familiale qui avait baigné son enfance appartenait à un passé révolu : Nabokov avait l'impression qu'une barrière se dressait entre lui et ses condisciples britanniques[31] ». Cette sensation d'étrangeté est également évoquée par Nabokov dans son roman *L'Exploit* :

> À Cambridge, il se sentit encore plus étranger. Dès qu'il parlait à ses camarades anglais, il percevait avec étonnement ce qu'il y avait d'incontestablement russe dans son tempérament. De son enfance semi-anglaise, il ne conservait, lui, que ces petites choses que les jeunes Anglais de son âge, qui avaient lu les mêmes livres quand ils étaient enfants, avaient reléguées dans cette pénombre du passé normalement réservée aux choses de la *nursery* […]. Il se rappelait diverses expressions qui, dix ans plus tôt, étaient courantes parmi les écoliers anglais, mais passaient maintenant pour être vulgaires ou affreusement démodées. Le *plum-pudding*, brûlant d'une flamme bleue, se servait à Saint-Pétersbourg non seulement à Noël, comme en Angleterre, mais n'importe quel jour de l'année. Les Pétersbourgeois jouaient au football sur terre battue, et non sur le gazon, et on appelait un penalty « pendel », terme inconnu en Angleterre. Jamais plus Martin n'oserait porter les couleurs de ce jersey rayé acheté d'autrefois, en d'autres temps, chez Drew's, la boutique anglaise sur l'avenue Nevski, car elles correspondaient à la tenue de sport d'une école privée qu'il n'avait jamais fréquentée. En fait, toute cette culture anglaise, finalement de nature plus disparate, avait été filtrée par la singularité de sa mère patrie et imprégnée de teintes typiquement russes[32].

En attribuant certains événements de sa vie à ses personnages, l'écrivain partage non seulement une partie de ses souvenirs avec le lecteur, mais réalise aussi un travail de mémoire qu'il définit comme l'« un des nombreux instruments qu'un artiste utilise et certains souvenirs, relevant peut-être plus de l'esprit que des sentiments, sont très

[30] À ce sujet, Nabokov avait demandé à ce que son manuscrit inachevé, intitulé *The Original of Laura*, soit brûlé.
[31] Boyd, Brian, *Vladimir Nabokov*, *op. cit.*, p. 202.
[32] Nabokov, Vladimir, *L'Exploit*, *op. cit.*, p. 77-78.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

fragiles et susceptibles de perdre leur parfum de réalité si l'auteur les plonge dans son livre, s'il les abandonne à ses personnages[33] ». Cependant, Nabokov insiste aussi sur l'idée qu'il existe plusieurs types de souvenirs qui connaîtront une moindre perte selon la puissance des réminiscences :

> […] par exemple, […] l'éclat des fleurs que dispose l'aide-jardinier dans le salon si frais de notre maison de campagne, et moi qui descends en courant l'escalier avec mon filet à papillons un jour d'été, il y a cinquante ans : ces choses-là sont absolument permanentes, immortelles, elles ne peuvent jamais changer, je peux les prêter à mes personnages autant de fois que je veux, elles sont toujours là avec moi ; il y a le sable rouge, le banc blanc du jardin, les sapins noirs, tout est là, une possession permanente. Je crois que c'est avant tout une question d'amour : plus vous aimez un souvenir, plus il devient fort, plus il devient étrange. Je pense qu'il est naturel que j'éprouve une affection plus passionnée pour mes souvenirs anciens, les souvenirs de mon enfance, que pour les souvenirs plus récents, ainsi Cambridge en Angleterre ou Cambridge en Nouvelle-Angleterre sont moins vivants dans mon esprit et en moi-même qu'un recoin du parc de notre propriété à la campagne en Russie[34].

Ainsi, nous pouvons dire que le trilinguisme de l'auteur peut être considéré comme une véritable liaison intime dans la mesure où il se rattache à ce qu'il y a de plus personnel en Nabokov, et ce, à plusieurs niveaux. D'abord, le jeune Vladimir s'approprie le russe, l'anglais et le français dès son plus jeune âge, les langues faisant ainsi partie de son quotidien et de son moi intérieur. Ensuite, il apprend ces trois langues dans les deux domaines familiaux de Vyra et Saint-Pétersbourg, associés à un véritable paradis dont il est difficile de s'extraire sur le plan psychologique. Par ailleurs, comme nous l'avons montré, il attribue certains de ses traits linguistiques à ses personnages, non seulement pendant sa période d'écrivain russe, mais aussi lors de sa période d'auteur américain dans des romans tels que *Pnine* (1957) et *Ada ou l'Ardeur* (1969). Enfin, les langues et les propriétés familiales nourrissent son imaginaire d'une manière telle qu'elles constituent l'originalité de sa poétique. Pour terminer, il est essentiel de noter que le trilinguisme de Nabokov permet à l'écrivain exilé de retourner dans sa vraie maison, dans un pays dont il sera privé tout le reste de sa vie : « Je n'y retournerai jamais, pour la simple raison que toute la Russie dont j'ai besoin ne me quitte pas un instant : la littérature, la langue et ma propre enfance russe[35] ».

Bibliographie

Boyd, Brian, *Vladimir Nabokov. 1. Les années russes* (traduction de Philippe Delamare), Gallimard, coll. « N.R.F. Biographies », Paris, 1992.

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, CNRTL, « Multilinguisme » : https://www.cnrtl.fr/definition/multilinguisme (consulté le 23/03/2022).

[33] Nabokov, Vladimir, *Intransigeances*, *op. cit.*, p. 22.
[34] *Ibid.*, p. 22.
[35] *Ibid.*, p. 19-20.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, CNRTL, « Plurilinguisme » : https://www.cnrtl.fr/definition/plurilinguisme (consulté le 23/03/2022).

Kissel, Wolfgang Stephan (2007), « Vladimir Nabokovs Metamorphosen. (Selbst)Übersetzung als transkulturelle Praxis des Exils », *in* Krohn, Klaus-Dieter (dir.), *Übersetzung als transkultureller Prozess*, n° 25, Text + Kritik, Munich, p. 50-70.

Klosty Beaujour, Elisabeth, *Alien Tongues. Bilingual Russian Writers of the « First » Emigration*, Cornell University Press, Ithaca, 1989.

Nabokov, Vladimir, *L'Exploit* (traduction de Maurice Couturier), Julliard, Paris, 1981.

Nabokov, Vladimir, *Intransigeances* (traduction de Vladimir Sikorsky), Julliard, Paris, 1986.

Nabokov, Vladimir, *Autres rivages. Autobiographie* (traduction d'Yvonne Davet), Gallimard, coll. « Folio », Paris, 2002.

Nabokov, Vladimir, *Nouvelles complètes*, Gallimard, coll. « Quarto », Paris, 2010.

Published in : GOURGUES, Marie ; SAMPAGNAY, Louise (dir.), *L'enfant plurilingue en littérature*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005205, doi : 10.17184/eac.9782813005205